

En Franche-Comté

Histoires et paysages

Xavier Marmier

Édition annotée

Fait par Mon Autre Librairie
À partir de l'édition Victor Lecoffre, Paris, 1885.
Les notes entre crochets ont été ajoutées pour cette présente édition.

<https://www.monautrelibrairie.com>

© 2024, Mon Autre Librairie
ISBN : 978-2-38371-085-1

Table des matières

Préface de la première édition

Les montagnes du Doubs

Besançon

Le mythe des cigales et la légende de l'oiseau bleu

Une famille pauvre

1. – Les enfants du notaire
2. – Monsieur Renardeau et monsieur Durand
3. – Une semaine d'angoisse
4. – Dieu mesure le vent à la brebis nouvellement tondu
5. – La Providence se révèle
6. – Où l'on voit comment les mauvaises actions sont punies en ce monde

Le voyageur et l'ambitieux

La vierge de Monpetot

La vouivre

- I. – Un heureux hasard
2. – L'influence d'un trésor
3. – Aventures de Paul

La conversion de l'enfant prodigue

Une ascension au Suchet

Étienne et Joseph

Prologue

Chapitre premier

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Plaisirs d'hiver

La source verte

Le chant du cygne

Pontarlier

Féerie franc-comtoise

Préface de la première édition

On a voulu, dans ce simple livre, essayer de faire connaître, par quelques descriptions locales, par quelques scènes champêtres, une partie d'une des plus admirables provinces de France. Assez d'écrivains s'appliqueront dans leurs veilles laborieuses à retracer les pages épiques de l'histoire humaine et les drames du grand monde. Nous suivons d'un regard sympathique leurs efforts, et nous applaudissons à leurs succès. Puissent-ils aussi prendre quelque intérêt à ces humbles tableaux d'une nature trop méconnue, d'une population trop ignorée ! Les rois, les dieux s'en vont, a dit un poète ; les provinces s'en vont aussi. Les provinces ! c'est-à-dire les bons et naïfs usages, les coutumes rustiques, les pieuses mœurs d'autrefois. Déjà, dans la zone qui s'étend à une longue distance autour de Paris, on n'aperçoit plus qu'une plate et morne imitation des enjolivements et de l'esprit de la capitale : cafés et divans, boutiques d'épiceries et comptoirs de marchands de vin, maisons en plâtre et habits légers, journaux et romans, églises désertes, estaminets remplis, voilà ce qui frappe les regards du voyageurs dans maint département où l'on parle beaucoup de la loi du progrès. Pour retrouver quelque chose qui ressemble à ces bonnes, saines coutumes du temps passé, que nous connaissons par quelque livre naïf, si nous n'avons eu le bonheur de les observer nous-mêmes, il faut aller jusqu'aux frontières de la France, là où l'atmosphère de Paris n'a point encore exercé toute son action, là où l'on n'attend pas chaque matin, ou chaque soir, par le chemin de fer ou par la malle-poste, le cours de la Bourse et le *Journal des modes*. Les provinces s'en vont, et quelle que soit la puissance de ceux qui voudraient leur conserver leur pur et mâle caractère d'autrefois, ils n'arrêteront point ce char qui est sur la pente, cette eau qui coule vers l'océan de l'industrie moderne, cette population qui marche par les canaux, par les grandes routes, en criant : Paris ! Paris ! comme au temps des croisades les pieux soldats du Christ criaient : Jérusalem ! Jérusalem ! Ce que l'avenir réserve à un tel mouvement, nous ne le savons, et les journalistes qui chaque jour poussent l'ardente locomotive de ce wagon, et les députés qui l'escortent et les ministres qui croient le conduire n'en savent pas plus que nous.

Dans un tel état de choses, c'est un devoir pour tout homme qui aime sa vieille province d'en dire la beauté, d'en dépeindre les monuments et les mœurs primitifs.

On lit aujourd'hui avec un intérêt extrême le journal de voyage d'un étranger, *Arthur Young*,¹ qui a fait le tableau de la France telle qu'il l'avait vue, il y a seulement un demi-siècle, tant ce pays de France a, dans l'espace d'un demi-siècle, changé de face. Dans quelque vingtaine d'années, ne sera-t-on pas aussi surpris de lire tout ce qu'une jeune pléiade nous raconte aujourd'hui de la Bretagne.

¹ [*Voyages en France pendant les années 1787-1788-1789*, Arthur Young (1741-1820).]

Quoi que l'on fasse d'ailleurs pour annihiler l'action des provinces, pour les asservir à ce dur régime de centralisation qui ne permet pas même d'abattre un arbre pourri au bord d'une route sans qu'il en soit référé à l'administration centrale, quelle que soit l'action continue de Paris et du gouvernement constitutionnel sur leur fortune et sur leur destinée, on n'effacera point leur tendre prestige dans le cœur de leurs enfants. Les hautes places de l'administration, des arts et des sciences, des lettres et de l'industrie sont occupées, à Paris, par des hommes de la province. On vient à Paris pour y développer quelque talent, pour y recevoir le prix de quelque lutte difficile ; mais sous l'auréole d'or de la fortune, ou sous le laurier académique, on se souvient des rives de la douce Argos, des champs paisibles de la province natale, et l'on aspire à y retourner. C'est là qu'il est bon de naître, et c'est là qu'il est bon de mourir. La poésie est là planant sur le berceau, la sincère et consolante affection au bord de la tombe, le combat parisien au milieu. Il n'est si petit marchand de la rue Saint-Denis qui, en amassant chaque soir le pécule de son labeur, n'entrevoit comme la plus riante des perspectives le bonheur d'aller acheter quelque jour une maison et des champs dans son village, et pas un poète qui, dans le tumulte de la grande ville, ne rêve sans cesse avec un pieux désir à sa vallée natale, à sa chère Arcadie.

Dépeindre la province à laquelle on est attaché par tant de liens puissants, c'est donc, selon nous, un devoir de conscience, un devoir de cœur, et ce devoir a été vivement senti dans les derniers temps par une foule d'écrivains dont il serait trop long de relater les noms et d'analyser les œuvres.

En livrant au public ce très modeste volume, nous ne lui offrons qu'une faible partie de la tâche que nous nous sommes prescrite, que nous voudrions poursuivre et que d'autres écrivains francs-comtois peuvent certainement poursuivre mieux que nous. Lorsque nous avons tenté de tracer cette rapide esquisse des paysages et des mœurs des montagnes de Franche-Comté, nous n'avons obéi qu'à une pensée de cœur ; d'autres y auraient mis plus de talent ; nous n'avons fait que crayonner les scènes de la vie rustique ; d'autres y auraient joint les souvenirs de l'histoire et les trésors de l'érudition.

Un de mes désirs littéraires les plus chers est de pouvoir faire quelque jour un tableau complet de cette province de Franche-Comté, de relater ses anciens souvenirs, de la représenter en entier sous ses différentes faces, au point de vue matériel et religieux, industriel et pittoresque, et je dois reconnaître d'abord que cette tentative à laquelle j'apporte, à défaut d'autres moyens de succès, un profond sentiment d'affection, m'a déjà été considérablement facilitée par de nombreux travaux, par les excellents livres des Gollut,² des Chiffet,³ des Dunod.⁴ Dans les derniers temps, l'histoire de Pontarlier, inscrite sur plusieurs monuments, fixée çà et là dans plusieurs chro-

² [Louis Gollut (1535-1595). Historien.]

³ [V. Jean-Jacques Chiffet (1588-1673). Le nom de Chiffet est celui d'une grande dynastie de savants francs-comtois.]

⁴ [V. Pierre-Joseph Dunod (1646-1725). Jésuite archéologue. Les Dunod de Charnage sont une importante lignée d'intellectuels et hommes politiques francs-comtois.]

niques, et chantée dans les chants populaires de la Suisse,⁵ a été racontée en grande partie par M. le conseiller Droz,⁶ par M. le professeur Bourgon.⁷

L'illustre Jouffroy⁸ avait entrepris de retracer les annales de Mouthe, ce charmant village des montagnes fondé par un descendant de Charlemagne. La mort fatale l'a empêché d'achever cette œuvre d'un pieux patriotisme.

À Besançon l'Académie poursuit, avec un zèle et une sagacité qu'on ne saurait trop louer, la publication des *Mémoires inédits* relatifs à l'histoire de la Franche-Comté. La même Académie a mis au concours plusieurs points importants de cette histoire, et a eu le bonheur de les voir traités explicitement. M. Edmond Clerc consacre à cette belle et vaste étude tous les loisirs que lui laissent ses graves fonctions judiciaires. Un autre magistrat de la même ville, M. Bourgon, président à la Cour royale, rend un autre service à la littérature, aux sciences de notre province, en recueillant tous les ouvrages des Francs-Comtois. Pour former cette précieuse collection, il n'a reculé devant aucun sacrifice de temps ni d'argent, et, grâce à ses généreux efforts, sa bibliothèque franc-comtoise se compose déjà de plus de dix mille volumes. Ajouter que le savant Weiss⁹ est à Besançon, c'est dire tout ce qu'on peut attendre de cette ville en ce qui tient aux conceptions sérieuses, aux travaux intellectuels.

Dans la Haute-Saône, dans le Jura, je vois éclater ce même mouvement aux illustrations franc-comtoises ; je trouve là de nombreuses et intéressantes études parmi lesquelles j'aime à citer les *Recherches sur Salins*, de M. Béchet, le *Dictionnaire biographique*, les *Traditions populaires*, de M. D. Monnier, la *Statistique générale*, de M. Pyot, la *Statistique de l'arrondissement de Dôle*, publiée par M. Armand Marquiset, l'*Histoire de Gigny*, par M. B. Gaspard, et plusieurs Mémoires de la Société d'émulation de Lons-le-Saunier, où l'on remarque l'infatigable activité de M. Piard.

En énumérant ainsi ce qui se fait en Franche-Comté, je montre par ce petit livre combien j'ai peu fait moi-même. Mais, comme je m'associe déjà de cœur à la pensée de mes compatriotes, j'espère, si ce n'est pas trop de présomption, m'associer quelque jour plus affectueusement à leurs travaux.

Plusieurs des chapitres qui composent ce volume ont déjà paru dans différents recueils.

Je les réunis, avec une pensée de tendresse et de douleur, pour les consacrer comme une couronne de deuil à la mémoire d'une femme bénie, que l'amour m'avait donnée au sein de mes belles montagnes, que la mort m'a enlevée dans la funeste atmosphère de Paris.

Deux de ces chapitres : *le Mythe de la cigale* et *le Voyageur*, appartiennent à mon jeune frère. La même pensée qui me guidait en écrivant ce livre l'a porté à joindre son travail au mien.

Paris, 1815.

⁵ *Eidgenössische Lieder-Chronik*, p. 127.

⁶ [Numa Droz (1844-1899). Homme politique.]

⁷ [Jean Ignace Joseph Bourgon (1797-1841). Historien, professeur de faculté de Besançon.]

⁸ [Théodore Jouffroy (1796-1842). Philosophe, homme politique.]

⁹ [Charles Weiss (1812-1881). Bibliothécaire, historiographe.]

Les montagnes du Doubs

My heart is not here
My heart is in the highlands.

Burns

Mon cœur n'est pas ici
Mon cœur est dans les montagnes.

Il en est de certains pays comme de certains livres qui, jetés dans le monde avec toutes les conditions possibles de succès, restent oubliés ou méconnus, jusqu'à ce qu'un heureux hasard, une justice tardive, les arrache à leur obscurité. *Habent sua fata libelli*, disaient les anciens, et cet axiome tout littéraire peut être appliqué aux plus belles choses de ce monde. Que de cités pittoresques, que de contrées charmantes qui, après avoir été pendant un long espace de temps honorées à peine d'une brève mention dans les nomenclatures géographiques, ont tout à coup acquis l'éclat de la célébrité ! Un peintre y a porté ses pinceaux, un poète les a chantées dans ses vers, un romancier y a placé quelque scène d'amour, et la curiosité s'éveille, et les touristes se mettent en route pour voir ces lieux naguère encore si ignorés. Jamais les montagnes d'Écosse n'eussent été parcourues par tant de voyageurs sans la rapide illustration que leur ont donnée les livres de Walter Scott, ni les vallées du pays de Bade et les bords du Rhin sans les capricieuses fantaisies de la mode.

Mais tandis que pour suivre les traces d'un homme de génie, ou pour obéir à une fantaisie de salon, nous nous en allons ainsi chercher au loin de nouveaux points de vue et de nouvelles scènes de mœurs, nous oublions qu'il y a près de nous, sur notre sol natal, dans le pays que nous devons avant tout autre connaître et aimer, les points de vue les plus variés, les mœurs les plus curieuses et les traditions les plus attrayantes. J'en appelle à tous ceux qui, après avoir visité au gré d'un entraînement poétique, soit les plages mélancoliques du Nord, soit les chaudes contrées du Sud, sont revenus voir notre terre de France ; il n'en est pas un qui, à certain jour, en certain lieu, ne se soit écrié : Non, il n'y a pas un plus beau pays que celui-ci.

Dans ce beau paysage, il est une province dont on n'oublie point, une fois qu'on l'a vue, la douce et noble image. Ceux qui ont été bercés dans le parfum de ses vallons, ceux qui ont respiré l'air pur de ses montagnes, emportent à jamais au fond de leur cœur l'amour de sa grâce et de sa majesté. Son nom seul les émeut, son souvenir les suit jusque dans les régions les plus reculées ; l'agreste harmonie de ses bois, la plaintive musique de ses pâturages, résonnent au loin à leur oreille, et le long de leur route il suffit d'un paysage semblable aux paysages qu'ils ont aimés, d'une mélodie champêtre qui leur rappelle les mélodies de leurs collines, pour éveiller dans leur âme le sentiment de nostalgie que les Suisses éprouvent en entendant le ranz des vaches, la vague et douce

tristesse que les Suédois expriment si bien par ce mot intraduisible de *laengtan*. Les plus heureux n'ont point quitté cette terre bienfaisante ; les autres, après l'avoir follement abandonnée pour s'en aller ailleurs accomplir un vain rêve d'ambition, y reviennent comme l'oiseau à son nid, comme le malade à l'air salubre qui le guérit.

L'ancien nom de cette province est *Séquanie*, son nom moderne *Franche-Comté* ; cette vieille terre de Celtes, couverte jadis d'impénétrables forêts, soumise, mais non vaincue par la puissance des Romains, a été alliée librement et fièrement au noble duché de Bourgogne, puis à l'Espagne, puis enfin à la France ; elle est aujourd'hui l'une des premières provinces de la France par son industrie et par son intelligence. Si elle a eu des maîtres, ce n'étaient que des maîtres forts et redoutables : le glaive de fer de Brennus, le génie victorieux de Jules César, le courage indompté de Charles le Téméraire, la puissance de Charles-Quint, la grandeur de Louis XIV ; et de toutes ces dominations, il ne lui est resté que des traces glorieuses ou salutaires. Les Celtes l'ont revêtue d'une cuirasse de bronze, les Romains ont fendu ses rocs et ouvert aux routes de l'Italie ses montagnes ; les seigneurs de l'époque bourguignonne ont défriché ses forêts et peuplé d'abbayes ses retraites les plus sauvages ; l'Espagne lui a enraciné dans le sein ses traditions religieuses ; la France l'a associée à tous les travaux, à toutes les tendances de son génie civilisateur. De ce sol ferme et fécond il est sorti une foule d'hommes dont on ne prononcera jamais le nom sans respect, peu de poètes et peu de beaux esprits, mais des soldats qui ont illustré les armes de la république,¹⁰ des savants, des érudits qui ont employé leur vie entière à de patientes recherches,¹¹ des prélats qui ont attiré à eux par leur piété et leur science l'amour et la vénération de tous leurs diocèses,¹² des artistes et des industriels, que l'on compte par milliers. Le goût des sciences mathématiques et mécaniques est en Franche-Comté une qualité pour ainsi dire innée. Il n'y a pas de paysan qui ne le possède, comme par un instinct, et il n'y a pas une province qui chaque année fournisse proportionnellement autant d'élèves à l'École polytechnique.

La position topographique de la Franche-Comté indique au premier coup d'œil les qualités distinctives de cette province et le caractère particulier qu'elle doit conserver. D'un côté, elle est bornée par les hautes sommités du Jura attenant aux grandes chaînes des Alpes ; de l'autre elle s'aplanit, elle s'abaisse graduellement vers les sillons féconds de la Bresse, les vignes de la Bourgogne et de la Champagne, et les villages industriels de la Lorraine. Là est le boulevard de granit, la forteresse de la nature, l'une des plus puissantes défenses du royaume ; ici, la fusion de la vieille terre séquanais

¹⁰ Moncey, Morand, Lecourbe, Michaud, d'Arçon, Ravier, Delort, Baudrand, Pajol, Bachelu, Oudot, Pichegru, Bernard, Longchamp. L'arrondissement de Pontarlier a fourni à lui seul aux armées de la république et de l'empire quatre lieutenants généraux, six généraux de brigade, dix colonels, et une quantité d'officiers d'un grade inférieur.

¹¹ Dans l'histoire, Boissard l'antiquaire, l'abbé Oultier, l'abbé d'Olivet, Bichat, Cuvier, Suard, Loiseau, l'illustre jurisconsulte Joseph Droz, Marjolin, Charles Nodier, Jouffroy, dont les sciences et les lettres déploieront longtemps la perte, et le bon et modeste Ch. Weiss, que les érudits proclament le premier bibliographe de l'Europe.

¹² À quelques siècles de distance, Guy de Quingey, élevé au pontificat sous le nom de Calixte II ; le cardinal de Granvelle, ministre de Charles-Quint ; Claude de la Baume, Ferdinand de Rye, archevêque de Besançon. Dans les temps modernes Lezay de Maresin, évêque d'Évreux ; de Villefrancon, archevêque de Besançon ; monseigneur de Chaffois et monseigneur Carl, évêques de Nîmes, Gousset, archevêque de Reims, Donacy, évêque de Montauban.

avec les autres provinces de la France ; là est le majestueux plateau des Rousses où quinze cents ouvriers travaillent à élever en face de la Suisse un nouveau rempart ; le fort de Joux, dont les bastions s'étendent comme deux ailes d'aigle sur les rocs escarpés qui bordent la route de Lausanne, de Neufchâtel, et la citadelle de Besançon, qui de ses longs replis entoure toute la ville et garde comme une cotte de mailles inflexible et impénétrable la poitrine de la France ; ici enfin le large et riant espace, la grande route de Paris serpentant à travers les feuilles de vigne, et la grande route du Midi sillonnant les rives du Rhône.

Par sa position entre trois degrés de latitude (46, 47, 48), par l'extrême diversité de son sol et de ses productions, la Franche-Comté doit attirer l'attention du géologue, du physicien, du botaniste. Par la multitude de ses sites riants ou grandioses, elle devrait fixer les regards des artistes et des gens du monde. Cependant, chaque année, les touristes la traversent sans s'y arrêter. On s'en va en toute hâte accomplir sa pérégrination helvétique, et l'on ignore, ou l'on ne se rappelle pas, qu'il y a de ce côté du Jura des vallées aussi fraîches, des lacs aussi purs et des cascades aussi imposantes que les vallées, les lacs et les cascades de la Suisse.

Les statisticiens divisent le territoire franc-comtois en trois régions agricoles : haute montagne, moyenne montagne et pays bas ou plaine. Je n'oserais point entreprendre de décrire sous tous ses aspects cette grande province, j'essayerai seulement d'en faire connaître l'une des parties les plus pittoresques et les plus intéressantes, celle qui tient à la région de la haute montagne et qui embrasse dans son cercle tout l'arrondissement de Pontarlier.

Pour ceux qui désirent se faire une idée des rudes climats du nord, il n'est pas besoin de s'aventurer jusque dans les fjords du golfe de Botnie¹³ ou sur les plateaux de la Norvège, il leur suffirait de voir les environs de Pontarlier dans la saison d'hiver. Dès le mois de novembre, toutes les plaines de cet arrondissement sont couvertes de neige ; tous les ruisseaux, les étangs, les lacs, revêtus d'une épaisse couche de glace. La neige tombe parfois en si grande quantité que les passages les plus larges et les plus faciles sont interceptés. Dans l'hiver de 1843, par exemple (il est vrai que ce fut un hiver d'une rare âpreté), il fallait tout un jour pour conduire, avec plusieurs chevaux, un léger traîneau à quelques lieues de distance. Plusieurs fois le courrier de la Suisse ne put continuer son chemin ; les paysans qui viennent chaque semaine apporter leurs denrées à la halle de Pontarlier étaient condamnés à rester dans leurs fermes et la ville, bloquée par les amas de neige comme par une armée ennemie, courait risque de souffrir de la famine, si quelques bienfaisants rayons de soleil n'eussent mis fin à cet état de siège. On m'a montré, à la Chapelle-des-Bois, une cheminée en pierre élevée de quelques mètres au-dessus d'une assez grande habitation : c'était derrière cette cheminée que les employés de la douane venaient le soir se mettre en embuscade ; le faite de la maison était juste au niveau de la plaine par les masses de neige qui la remplissaient. Dans plusieurs villages, on a vu de larges toits construits en bonnes poutres de sapin s'effondrer sous le poids de cette neige qui, pendant des semaines entières, tombait nuit et jour sans interruption. Les cantonniers ont à cette époque une pénible tâche à remplir. Ils sèlent, de distance en distance, de hauts poteaux pour indiquer l'invisible direct-

¹³ [Au sud de la Laponie.]

ion et les contours effacés des grandes routes. Ils s'en vont avec la pelle et la pioche, taillant des remparts, creusant des tunnels, ouvrant une étroite issue à l'étroit traîneau ; puis un coup de vent survient qui, en quelques minutes, défait tout leur travail. Le soir, lorsque le ciel est revêtu d'un voile ténébreux, qu'on n'entrevoit aucune étoile et qu'on ne distingue aucune trace de chemin, les sacristains sonnent les cloches dans les villages pour guider les pas de celui qui, à cette heure périlleuse, erre encore dans la campagne. Ah ! c'est une triste chose que d'entendre le son de ces cloches vibrant au sein de la nuit, à travers les sifflements de la tempête et les rafales du vent ! Ceux qui se trouvent alors à l'abri sous la vaste cheminée de bois se resserrent autour du foyer en se comptant pour voir s'ils sont bien tous réunis, et les mères de famille, en se mettant à genoux, ajoutent à leur prière ordinaire un *pater* et un *ave* pour les voyageurs égarés. Si dans ces moments d'obscurité profonde il s'élève un tourbillon, ou, comme on le dit dans le pays, une *poussée*, le péril est extrême, il y va de la vie. Le tourbillon flotte de toutes parts, enlace le voyageur dans ses sombres replis, lui trouble la vue, l'aveugle. On chemine péniblement, sans savoir où l'on porte ses pas. On croit se diriger dans la voie la plus sûre, et l'on tombe dans un précipice. Je me souviens qu'un soir, à huit heures, nous quittions le village de Mouthe pour nous rendre au Sarrageois. Nous n'avions qu'un quart de lieue de chemin à faire par un vallon qui longe la rivière du Doubs, et cependant nos amis s'effrayaient pour nous et s'efforçaient de nous retenir ; mais nous étions attendus dans une douce et chère maison, et nous voulûmes partir. Pour nous préserver de tout danger, on alla chercher un grand et robuste garçon du village qui, dans le cours de sa vie, avait bien été quelques milliers de fois d'un de ces endroits à l'autre. Il monta à cheval, une lanterne à la main, et il se mit en marche devant nous. À peine avait-on quitté la dernière habitation de Mouthe que déjà on déviait de la route. Le vent sifflait, la neige nous entraînait comme de petites pointes d'aiguilles dans les yeux, nous ne pouvions plus rien voir, plus rien entendre. En tâtant le terrain, nous nous aperçûmes seulement que nous descendions tout droit dans le Doubs. Nous nous hâtâmes de reprendre une autre direction, et il ne nous fallut pas moins d'une grande heure pour accomplir notre pérégrination nocturne.

Peu d'hivers s'écoulaient dans ce pays sans être marqués par quelque douloureuse catastrophe. En voici une entre autres qui produisit, il y a quelques années, une terrible impression. Deux jeunes époux partent un soir de Pontarlier pour regagner leur demeure située à une demi-lieue de là tout près de la grande route de Besançon. Un tourbillon les surprend, ils ne voient plus rien, et pourtant il faut marcher ; en avant ou en arrière, n'importe, le péril est le même. Les voilà donc qui traînent leurs pieds dans la neige, persuadés qu'ils vont en ligne droite vers leur maison. Ils marchent, ils marchent et n'arrivent pas. La jeune femme était enceinte et hors d'état de supporter longtemps une telle attente et une telle fatigue. Son mari, la voyant s'affaiblir, chanceler, l'assoit au pied d'un arbre et continue sa route, dans l'espoir d'atteindre bientôt sa demeure et d'en amener du secours. La tourmente pourtant continuait, un vent âpre, aigu, sifflait et mugissait sans cesse. Le lendemain, on retrouva les cadavres des pauvres époux étendus sur la neige, la jeune femme glacée par le froid au pied de l'arbre où elle attendait un dernier moyen de salut, et le mari mort à quelques centaines de pas de sa maison, qu'il n'avait pu voir.

La mission des prêtres dans ces contrées est une mission pleine de fatigues et de graves sollicitudes. Il y a là des paroisses de deux ou trois cents habitations dispersées sur une ligne de plusieurs lieues d'étendue. Souvent, au milieu de l'hiver, par les nuits les plus obscures, par les temps d'orage les plus impétueux, on vient les chercher pour porter une consolation à un affligé, ou pour entendre la confession d'un malade. Le prêtre se lève, prend son surplis sous le bras, le saint ciboire entre ses mains, et ferme la porte de son presbytère. Deux hommes le précèdent pour lui frayer le chemin. Mais bientôt ces guides, harassés par une marche si pénible, s'arrêtent, et c'est lui qui reprend la tête de la colonne, qui s'avance dans la neige où il plonge parfois jusqu'à la ceinture. Puis un autre le remplace encore, et l'on arrive ainsi dans l'humble chalet où toute une famille est dans l'angoisse, où des enfants pleurent et prient à genoux devant le lit d'une mère mourante. L'aspect du bon pasteur ravive le cœur désolé de ces pauvres gens. On court au-devant de lui, et on le remercie d'avoir bravé tant d'obstacles pour accomplir un pieux devoir, on l'écoute parler et l'on espère. Lui pourtant s'approche avec un doux regard et de doux accents de la couche du malade, il prête l'oreille au dernier cri de sa conscience, recueille son dernier vœu, lui donne au nom de Dieu dont il est l'organe les dernières consolations de ce monde, et après avoir béni de l'œil et du geste la famille éplorée, il s'en va, suivi lui-même des plus tendres bénédictions.

L'autorité ecclésiastique a soin de choisir pour les paroisses les plus peuplées de la montagne des hommes jeunes et forts. Cependant, si robustes qu'ils soient, ils vieillissent et s'épuisent rapidement dans leur poste si difficile, et quelquefois ils courent risque de succomber aux dangers de leur tâche en un instant. J'en connais un près de Pontarlier, un des plus fermes et des plus dévoués, dont la communauté embrasse un cercle de six grandes lieues. Il s'en revenait un matin du côté de son église, après une de ses pieuses excursions, et se traînait accablé de lassitude à travers un plateau où l'on ne trouve qu'à de grandes distances l'une de l'autre quelques habitations. Saisi tout d'un coup par ce besoin extraordinaire qu'on appelle dans ce pays la *fringale*, il sentait ses jambes d'affaiblir et son cœur défaillir, lorsque, par un hasard providentiel, il rencontra un charretier qui, le voyant près de tomber, tira de sa poche une croûte de pain, un flacon d'eau-de-vie, et le pauvre prêtre réconforté poursuivit sa route.

Si cette saison d'hiver est effrayante à voir, elle offre aussi parfois d'admirables spectacles. Quand l'atmosphère s'éclaircit, quand les nuages se dispersent, il est beau de voir ces plaines de neige déroulées dans l'espace comme des nappes d'argent, ces lacs et ces rivières dont la glace miroite au soleil, et ces majestueuses forêts de sapins qui, sur leur tige gigantesque et sur leurs rameaux portent si fièrement le poids des frimas. Le ciel alors est d'un bleu limpide, l'horizon vaste et sans tache, et il y a dans l'air vif que l'on respire une action énergique qui fortifie les muscles et dilate le cœur. Quel plaisir alors de s'asseoir dans un traîneau, au bruit des grelots d'un cheval animé par cette vive température, de courir, de voler à travers monts et ravins, sur la neige étincelante, de franchir l'espace sans cahots et sans secousses, avec la rapidité d'un rêve ! Car la neige alors efface toutes les aspérités du terrain, et si elle est ferme et compacte, une voiture à patins y glisse comme sur un chemin de fer.

Et l'été vient, l'été dont on jouit avec tant de charme après l'avoir attendu si longtemps. L'hirondelle rase le sol du bout de l'aile et monte au bord des fenêtres où est placé son nid, que l'on regarde avec un sentiment d'hospitalité, que les enfants apprennent à respecter comme un heureux augure pour la prospérité de la maison. Le coucou prophétique répond dans les bois à ceux qui lui demandent combien d'années il leur reste à vivre¹⁴ ; la bergeronnette sautille gaiement le long des rivières. Dans les prés et sur les collines, on voit reflourir la pervenche, l'ancolie, la centaurée, la camomille, la guimauve, remèdes des malades. Sur la lisière des bois, la violette attire le passant par sa douce odeur, et les feuilles veloutées de la menthe parfument le bord des ruisseaux. Au pied des sapins couverts d'une mousse épaisse, les enfants s'en vont découvrir la morille recherchée des gastronomes, tandis que dans les sentiers de la prairie la jeune fille rêveuse effeuille d'un doigt attentif les petites feuilles savantes de la marguerite. Dans l'espace de quelques jours, toute cette contrée, couverte pendant plusieurs mois d'un immense linceul de mort, a pris un autre aspect. L'air est chaud ; le soleil darde un ardent rayon sur les remparts de neige, qui se fondent et achèvent, en les arrosant, de féconder les sillons qu'ils ont imprégnés de sels pendant l'hiver, et dont ils ont par leur masse compacte protégé les germes débiles contre l'action de la gelée. De temps à autre, on entend de longs craquements et des bruits sourds pareils à ceux de l'avalanche. Ce sont les forêts de sapins qui jettent à terre leur lourd manteau et reparaisent fièrement avec leurs larges rameaux dont nulles saisons ne ternissent l'éclatante verdure. Autour de ces sapins majestueux s'élèvent les pessés à la veine plus fine et plus serrée, les hêtres dont les teintes sont plus molles et plus pâles, les frênes à la tige tortueuse, le sorbier qui porte des grappes de corail, le platane à l'écorce argentée, l'alizier et l'épine vinette dont on tire des sucs savoureux ; le saule dont les branches pendantes pleurent au bord des eaux, le genévrier armé encore de petits dards aigus comme pour arrêter ceux qui voudraient abuser de sa liqueur enivrante. Et toutes les diverses nuances de ces arbres, de ces arbustes, de ces tiges pyramidales, de ces voûtes profondes et de ces chapiteaux arrondis, forment un ensemble harmonieux qui fascine le regard et charme la pensée.

Bientôt tout s'anime, tout est en mouvement sur cette terre où l'on ne rencontrait il y a quelques semaines qu'un traîneau aventureux, où l'on n'entendait que le sifflement plaintif de la brise et la vibration plus plaintive encore des cloches de l'église. Le laboureur attelle gaiement ses chevaux à la charrue ; le berger traverse le village avec sa corne rustique, et conduit les troupeaux au pâturage en chantant la vieille chanson de ses pères. Toute cette belle saison d'été éclot en un instant comme une plante vigoureuse, et présente pendant des mois entiers au pinceau de l'artiste, à la rêverie du poète, une splendeur étonnante, ou un tableau d'une douceur mélancolique sans égale. Il faut voir cette contrée, quand le soleil couchant dore de ses derniers rayons la cime des montagnes, quand une ombre flottant çà et là, imprégnée encore de lueurs de pourpre, pénètre sous les majestueux arceaux des forêts de sapins, quand l'oiseau s'endort sous la feuillée en jetant dans les airs un dernier cri d'amour, que tout est calme et silencieux, et qu'on n'entend dans la vallée que les tintements lointains de l'*Angelus* : oh ! l'on éprouve alors je ne saurais dire quelle émotion profonde de reli-

¹⁴ Tieck a fait revivre cette croyance populaire dans une de ses plus jolies pièces de théâtre.

gieux respect et de pieuse tristesse qui vous ravit le cœur et vous fait venir les larmes dans les yeux !

De tous côtés des paysages superbes appellent l'attention du voyageur. Le Doubs est une des plus charmantes rivières qui existent. À partir du coteau voisin de Mouthe, où il prend sa source, il s'en va serpentant à travers le département auquel il donne son nom, tantôt paisible et riant comme un ruisseau de bergerie, tantôt fier et large comme un grand fleuve, ou impétueux comme un torrent. Chaque année les habitants de ses deux rives, Suisses et Français, se réunissent près de l'endroit où il se précipite du haut des rochers en cascades écumantes. On arrive là sur des barques avec le drapeau des deux nations et des chœurs de musiciens. On regarde avec admiration ces masses de flots qui, dans leur chute impétueuse, reflètent tous les rayons de lumière, et ressemblent tour à tour à des guirlandes de perles, à des flocons de neige emportés par le vent, à des gerbes de rubis et d'émeraudes. C'est une fête populaire, une fête pleine de joyeuses chansons qui rassemblent, en dehors de tous les traités de diplomatie, deux populations de deux différents pays ralliées l'une à l'autre par le même sentiment de la beauté poétique. Des bassins de Chaillexon et des bassins non moins majestueux de Blancheroche, il faut aller voir les délicieux lacs de Saint-Point et de Labergement, véritables étoiles du ciel descendues sur une plaine de verdure ; la source de la Loue, qui au sortir de son rocher féconde le travail de l'industrie ; l'étonnante vallée de Consolation, solennelle retraite où l'on n'entend que le bruit du travail de l'homme et les chants de la maison de Dieu ; puis la route de Mouthier, œuvre merveilleuse, entreprise avec la pensée la plus hardie, et achevée avec un rare courage. On n'entend point parler dans le monde de cette route tracée au milieu de tant de périls, et, au dire des gens les plus experts, elle est digne d'être mise en parallèle avec le fameux passage du Simplon.

Çà et là, dans ce même district de la Franche-Comté, s'élèvent des habitations, des monuments qui remontent à une époque lointaine et auxquels se rattachent d'importantes notions historiques : Pontarlier, vieille ville où passait, du temps des Romains, une des grandes voies impériales qui réunissait l'Italie aux Gaules ; l'vénérable abbaye de Sainte-Marie, établie en 1199 dans une ceinture de sapins, entre deux lacs limpides, comme un austère désir qui surgit entre deux riantes pensées ; Jougne, vieux fief cédé par Jean de Châlons à l'empereur Rodolphe, et occupé au XVe siècle par une chambre impériale ; Mouthe, qui doit son origine à Saint-Simon de Crépy, comte de Valois et de Vexin, descendant de Charlemagne par les rois d'Italie.

Les cultivateurs qui sont nés dans ce pays de montagnes, et qui l'aiment comme on aime une mère, ne tirent pourtant des sillons de leurs champs qu'une maigre récolte : de l'avoine et des pommes de terre presque partout, des pois et des lentilles dans différents villages, de l'orge et du seigle en divers endroits, mais peu de blé. La nature des récoltes imposait à nos pères une vie dure et austère, une vraie vie de cénobites. L'argent à cette époque était rare dans leurs maisons. Ils n'en avaient que juste ce qu'il fallait pour payer leurs fermages, acquitter leurs impôts et parer à un accident. On ne voulait point l'employer à se procurer des denrées étrangères, et l'on n'usait journellement que des produits du sol. Je me rappelle bien encore le temps où, dans le village natal de mon père, un riche et grand village, on n'eût peut-être pas trouvé deux

pièces de vin, et il n'existait là que deux auberges exclusivement réservées aux voyageurs. Les paysans les plus aisés ne se nourrissaient toute la semaine que de petit lait, de pommes de terre, de pain d'avoine, et quel pain ! Figurez-vous des morceaux de pâte noire mal pétrie et durcie au four comme une tuile. On cuisait ces *bollons* (c'est ainsi qu'on les appelle) deux fois par an, et certes ils ne moisissaient pas ; mais ni la dent ni le couteau ne pouvaient les entamer, et pour pouvoir les mâcher, il fallait ou les humecter dans l'eau, ou les rompre avec la hache. Les galettes en seigle dont se nourrit le paysan de Suède pourraient être regardées comme une délicate friandise à côté d'un aliment pareil. D'autres fois, c'était un pain frais, mais humide, gluant, pire encore que le bollon de rude mémoire. Et voilà ce qu'on portait dans les champs avec une cruche d'eau, une bouillie de pommes de terre ou quelques tranches d'une espèce de fromage, qu'on appelle *cérat*.

Le dimanche seulement, il y avait dans la maison des plus riches et des plus généraux propriétaires un dîner qu'on pouvait considérer, vu les habitudes du temps, comme un vrai gala. Au retour de la grand'messe, le chef de la famille s'asseyait au bout de la table, ayant à côté de lui sa femme, ses enfants, puis les petits enfants et les domestiques : car le domestique n'est point dans nos campagnes, comme dans les villes, un être en dehors du cercle intérieur, que l'on sonne quand on a un ordre à lui donner, et que l'on renvoie à l'antichambre ou à la cuisine ; c'est un ouvrier qui s'associe utilement à tous les travaux du maître, qui l'accompagne à la grange et à la charrue, et contribue pour une bonne part à la prospérité de la maison. Sur cette table du dimanche on servait un morceau de lard et du bœuf bouilli, un plat de légumes, et l'on voyait, chose superbe, apparaître vers le milieu du dîner une ou deux bouteilles de petit vin, qui se partageaient également entre tous, sauf les petits enfants, à qui l'on recommandait bien gravement la sobriété quand on leur avait versé quatre gouttes du liquide précieux dans un verre plein d'eau. Tout le monde s'en allait ensuite aux vêpres, la mère et ses filles en tête, les hommes portant dans leurs larges basques d'habit leur livre de psaumes pour unir leur voix à celle des chantres du lutrin.

En sortant de l'église, les jeunes gens se rassemblaient au jeu de quilles, et luttaient entre eux de force et d'adresse. Les vieillards, qui par leurs longs travaux avaient acquis le droit de se permettre une légère licence, s'asseyaient autour d'une table où l'on apportait encore une bouteille de vin, et causaient entre eux des travaux de la campagne, des apparences de la récolte, de l'administration du village, quelquefois des nouvelles politiques qu'on n'apprenait point alors par les journaux, mais par les oui-dire de la ville, recueillis au jour de foire et de marché. Le soir à l'heure de l'*Angelus*, toute la famille était rentrée au bercail ; après un frugal souper, composé des débris du splendide dîner, la maîtresse de la maison donnait le signal de la prière : toute la communauté se rangeait à genoux autour du foyer, l'enfant répondait aux *oremus* et aux litanies ; s'il se trompait, l'aïeul le regardait d'un air sévère, et s'il achevait convenablement sa pieuse tâche, la grand-mère, en l'embrassant, promettait à sa gourmandise un œuf pour son déjeuner du lendemain.

Quelquefois, dans les jours de travail, au temps où l'on teille le chanvre et où l'on rouit le lin, en hiver aussi, quand les femmes filent leur quenouille, on prolongeait la soirée à la lueur des rameaux de sapin pétillant dans le foyer. Des voisins, apportant

leur ouvrage, venaient se joindre à la veillée, et quelque bonne vieille femme racontait alors les traditions populaires de la contrée. Elle parlait des vouivres qui ont un œil de diamant, des dames vertes qui, comme les elfes de Danemark, dansent le soir dans les prairies, des *pleurants des bois* qui, la nuit, épouvantent par leurs lugubres gémissements le voyageur solitaire, des feux follets qui l'égarerent dans les vallées marécageuses, des sorcières qui, le samedi soir, enfourchent le manche à balai et montent par la cheminée pour se rendre au sabbat, et des fées bienfaites que l'on rencontre après avoir fait une bonne action sur son chemin. J'écoutais d'une oreille attentive ces récits fantastiques que plus tard, je devais relire en vers et en prose dans les régions du Nord, et je m'abandonnais naïvement à toutes les émotions de terreur ou de confiance qu'elles éveillaient dans mon esprit, tandis qu'à côté de moi un incrédule (il y a des incrédules partout) souriait d'un air moqueur, et qu'une jeune fille baissait les yeux auprès d'un futur fiancé qui lui balbutiait timidement quelques mots à voix basse, en roulant d'une main embarrassée le coin de son tablier. Mais, à l'heure dite, il fallait que la vieille femme terminât son conte, que l'amoureux mît fin à ses tendres discours. Chacun regagnait sa dure couche de paille pour se lever le lendemain à l'aube du jour et s'en aller dans les champs.

Toutes les familles étaient alors si étroitement unies que lorsque le père et la mère venaient à mourir, on ne songeait point à partager leur succession. Les enfants continuaient à vivre sous le même toit, et à gérer ensemble, comme par le passé, leurs propriétés. On a vu une fois, dans ce même village de France que j'aime à citer, trois frères épouser trois sœurs, et s'établir ensemble dans la même demeure. Au bout d'un an, il y avait dans la maison trois berceaux ; si un enfant pleurait, celle des jeunes femmes qui se trouvait là le prenait dans ses bras, l'allaitait, l'endormait, sans s'inquiéter de voir si c'était son propre enfant ou celui de sa sœur.

Pendant très longtemps on n'a point su dans nos villages ce que c'était que billets, protêts et autres termes de la chicane commerciale. Celui qui avait quelque argent à sa disposition le prêtait tranquillement sur parole à celui qui en avait besoin, et aurait considéré comme un affront la proposition de lui souscrire un engagement. L'huissier était alors une sorte de personnage fabuleux dont bien peu de paysans savaient le nom, et que nul n'avait jamais vu entrer dans le village.

Grâce aux habitudes de travail et de sobriété implantées parmi les paysans de nos montagnes, s'ils ne connaissaient pas les dons brillants de la fortune, ils étaient, au moins généralement, à l'abri du besoin, et pouvaient encore prélever sur leurs récoltes la part des pauvres. Outre les pauvres ambulants, auxquels on ne manquait jamais de donner l'aumône, chaque maison aisée avait ses pauvres attirés, qui venaient quand bon leur semblait s'asseoir au foyer commun, qui en hiver s'installaient là parfois pendant des semaines, des mois entiers, et que l'on considérait, pour ainsi dire, comme des membres de la famille.

Telles étaient les mœurs simples, pleines d'honnêteté primitive de nos aïeux. On ne voyait alors dans nos campagnes ni cornettes de tulle ni robes de mousseline, mais de bons et solides vêtements en toile ou en laine filée, tissée, teinte dans le village. Les hommes portaient de longs habits en *droguet*¹⁵ brun, des hauts-de-chausses à bra-

¹⁵ [Droguet : mélange grossier de laine et de fil.]

guettes recouverts sur le genou par des guêtres en cuir, ou par des bas de laine ornés d'une jarretière rouge, un chapeau de feutre à larges bords, et de grossouliers enrichis d'une boucle en cuivre. Les femmes se revêtaient, pour les jours de fête, d'une simple robe de serge,¹⁶ et portaient sur leur tête un bonnet en velours noir, entouré d'une épaisse frange de soie, et traversé par une massive épingle d'argent. Habits de droguet, robe de serge ou de camelot,¹⁷ épingles et chaînes d'argent, tout était de nature à durer longtemps et à faire l'ornement de plusieurs générations. La plupart des maisons n'étaient construites qu'en bois, et l'on n'y voyait ni rideaux de soie, ni ébénisterie.

Maintenant ce village, dont je viens de parler, est traversé par une route royale, parsemée de larges habitations bâties en pierre. On y trouve des auberges, des restaurants, des cafés, plusieurs jeux de billard, et un très beau débit de tabac autorisé par la Régie. Plus de bollon ni d'autre sorte de pain d'avoine ; les familles renouvellent chaque semaine leur bonne provision de pain d'orge ou de froment. Le boucher tue régulièrement une respectable quantité de bœufs et de veaux pour la consommation du village. Chaque paysan un peu aisé a dans sa cave un tonnelet de vin du Jura et un baril d'eau-de-vie. Après dîner, on s'en va prendre une tasse de café en fumant des cigares timbrés par le gouvernement, et il vient de se former un casino où l'on reçoit les journaux de la province et les journaux de Paris à 40 francs. Le dimanche, à l'heure de la messe, vous croiriez assister à une exposition du *Journal des Modes* en voyant passer tant de petits bonnets empanachés, tant de fichus de soie, et tant d'habits bleus à boutons dorés. Les bonnes vieilles gens secouent la tête d'un air chagrin, en énumérant toutes ces innovations. Mais que faire ? Le siècle marche, comme on dit, et la jeunesse marche à la lueur rapide du siècle. Si cette lueur est celle de la colonne de feu qui guidait les Israélites vers la terre promise, ou celle du feu follet qui égare les esprits crédules, c'est ce que l'avenir nous apprendra. En attendant, il est certain que les populations de nos montagnes jouissent d'un bien-être matériel inconnu dans la plupart de nos villages il y a trente ans.

Le bien-être dont jouit actuellement la Franche-Comté tient à deux causes : d'abord à la valeur des bois, qui peuplent nos campagnes, et dont le prix s'est accru d'année en année ; puis à l'industrie, qui a fait partout d'immenses progrès, et qui a ouvert dans notre pays une source de richesses mille fois plus précieuse que les flots du Doubs, qui jadis, dit-on, roulaient, comme un autre Pactole, des paillettes d'or. Avec le temps, on a appris aussi à tirer un meilleur parti des terres. Il y a à Besançon une société d'agriculture, et dans les quatre arrondissements plusieurs comices agricoles qui remplissent avec zèle et intelligence la tâche spéciale dont ils sont chargés. De plus, une chaire d'agriculture a été établie dans le département. Le titulaire de cette chaire s'en va chaque année de commune en commune, rassemble les paysans autour de lui, et leur explique, dans le langage le plus simple, le plus net, les améliorations à introduire dans la culture de leurs terres, selon la nature et selon les besoins particuliers de la localité. Grâce à cet utile enseignement, grâce à l'activité persévérante des comices agricoles, et aux expériences faites par quelques agronomes entreprenants, l'esprit de routine a été vaincu sur plusieurs points, et d'importantes réformes ont été

¹⁶ [Serge : étoffe légère en laine.]

¹⁷ [Camelot : étoffe mêlée de laine et poils de chèvre.]